

# LA LIBERTÉ

QUOTIDIEN ROMAND ÉDITÉ À FRIBOURG

09.01.2016

## Philippe Rahmy, à corps perdu



Philippe Rahmy, à corps perdu

**Premier roman. Ses textes étaient des antidotes à la friabilité de son propre corps. Voilà que l'écrivain genevois publie une fiction crépusculaire. Rencontre numérique par-delà l'Atlantique.**

THIERRY RABOUD

Brouillard numérique, puis l'image apparaît. Eternel bob vissé au chef, barbe précise, verbe clair qui crépite dans les haut-parleurs. Notre nuit est déjà tombée mais la sienne, là bas, se relève à peine. Philippe Rahmy nous accueille dans la lumière matinale de la campagne floridienne. On aurait volontiers partagé un verre avec lui, pour évoquer le succès de son précédent bouquin, pour l'interroger sur ce premier roman, *Allegra*, sorti jeudi. Mais

l'égyptologue et poète né à Genève est encore en vadrouille. Le verre partagé sera donc celui de l'écran: Skype fera l'affaire.

« Je déteste les voyages, mais ça m'est tombé dessus ! », justifie l'homme qui s'anime en sursauts de pixels colorés. On peine à le croire : après une enfance assignée à résidence, ce jeune cinquantenaire semble ne plus tenir en place. C'est un peu faux, bien sûr, chaque mouvement reste une périlleuse audace pour ce corps à l'architecture incertaine, fragile. Mais Philippe Rahmy veut exister par-delà la maladie des os de verre qui l'assaille depuis toujours. Oui, il lui aura fallu du temps, des années, pour affronter son frêle immobilisme, la volonté carapacée par les mots qu'il soude patiemment autour de lui. Sur le web où il est hyperactif, sur le papier où il se fait remarquer, ses textes s'empilent en colonnes vertébrales.

Puis un jour, cette invitation, comme un défi: Shanghai. L'Association des écrivains de la ville aimerait le recevoir. Entre deux bris de verre, il se lance à l'assaut de la mégapole chinoise. Du puissant corps à corps qui se joue entre l'homme de « ciment liquide » et la ville de béton armé, il tirera un livre plusieurs fois récompensé. Les phrases comme dernier rempart au friable. « A Shanghai, d'observateur, je suis soudainement devenu acteur. C'est là que l'écriture s'agite », se remémore Philippe Rahmy.

Et l'on s'étonne que son premier roman n'ait plus cette douleur vive chevillée aux mots. Abel, le personnage ordinaire qui traverse *Allegra*, semble vivre par ses propres moyens, enjambrer ses propres failles. «L'écho de ma douleur physique reste présent dans ce texte, mais celle-ci n'est effectivement plus nommée explicitement. Pour moi, il y a là une forme de libération de cet ancrage très fort. Une volonté de privilégier le primat de l'écriture, pour exister en tant qu'être humain et plus en tant qu'être malade.»

Le corps une fois cartographié, reste alors la ville, espace sensoriel érigé en personnage dans *Allegra*. « Je me suis laissé inspirer par Londres, où ma sœur m'emmène régulièrement depuis que je suis enfant. Londres, ça a été mon premier Shanghai! J'ai gardé en mémoire cette pulsation, cette jubilation du monde qui tournait autour de moi.» Un monde qu'il parvient à capturer et c'est désormais lui, en écrivain subtil, qui tourne autour.

Ainsi, la fiction pour sortir de soi, pour augmenter le réel. Nulle évasion, simplement se glisser dans d'autres corps, d'autres affections, d'autres afflictions, avec l'espoir de «se dissoudre dans le fonctionnement de tout un chacun ». Et même si le centre de gravité de ce roman en spirale se dévoile, dans les dernières pages, en gouffre de douleur noire, l'écrivain s'efface. Ce personnage à la dérive, c'est tout le monde et personne à la fois : un jeune français d'origine algérienne devenu trader dans la City, soudainement lâché par sa banque, par sa femme, par la vie. Caractère complexe, aux contours universels car incertains.

On croit pouvoir en imputer la cause à l'impérite du romancier. Il n'en est rien. Philippe Rahmy maîtrise son sujet, et parvient à creuser en profondeur ce personnage tenté par la radicalisation, plongé dans un déni qui épouse les contours de la folie. « J'ai ressenti le besoin impératif d'opposer à la parole réductrice de notre époque une histoire multiple, multicolore comme doit l'être la littérature. Avec cette capacité d'amortir le quotidien et de le traduire en langage », explique-t-il. Un travail de longue haleine: lorsque l'actualité, hantée par le terrorisme, a soudainement créé un quotidien que nulle fiction était capable d'amortir, l'écrivain a dû se replonger dans son manuscrit pour en évacuer les résonances politiques, élisant de nouveaux mots pour oser ce roman polyphonique, sombre, complexe, crépusculaire.

«J'ai cette obsession de pouvoir écrire un texte exigeant, sans savoir ce que cela signifie, et accessible, sans savoir ce que cela signifie non plus», sourit l'auteur. Peu importe, il y est parvenu, et l'on ne cesse de s'interroger sur Abel, ce personnage en chute libre qui finit par trouver sa rédemption dans la banalité du quotidien. «Oui, on reprend pied lorsqu'on retrouve le sens du banal, du trivial, qu'on fait briller comme on peut. La banalité des jours, il faut la construire, il n'y a rien de plus beau ! ».

Par-delà l'écran bleuté, Philippe Rahmy parle de son travail avec une ferveur joyeuse. Seule sa voix compte, son corps semble désormais noyé dans le matin blanc d'une Amérique où il est parti composer son prochain roman. Sur l'image, en arrière-plan, une canne, appuyée contre le mur : la sienne, de banalité, reste un combat de chaque instant. D'autant que le voyage lui est encore tombé dessus. S'il se relève sans cesse, c'est pour la littérature, cette extension du réel où il se plonge à corps perdu.